

Traivarses

sur le goût de la langue

n°17 / 2005

Quê qu'a dit ?

L'information est minuscule. Elle date de décembre 2004 et tient dans une petite phrase signée Jean-Yves Le Drian, Président du Conseil régionale de Bretagne : « *Le Conseil régionale de Bretagne reconnaît officiellement, aux côtés du français, l'existence du breton et du gallo comme langues de Bretagne.* »

Cette phrase est importante car elle pose deux vérités. La première est que les langues régionales ne sont ni en concurrence, ni en opposition, mais « aux côtés du français », qu'elles sont un supplément d'âme.

La seconde est naturellement la reconnaissance officielle du gallo comme langue.

Or le gallo, vous le savez, n'est en rien plus riche que le morvandiau-bourguignon... Ni linguistiquement, ni socialement. Alors oui, qu'ils soient wallons ou gallos nos « patois » sont bien des langues et la bio-diversité linguistique n'est pas un obstacle à la communication mais une richesse humaine à partager.

Enfin si, j'oubliais, une richesse nous manque : notre ferme volonté de faire vivre l'essentiel de notre identité régionale.

Lai bounne an-née ài vôs pe és beurtons aîtô !

L'Piarrot d'l'Henri,

Pierre LEGER (03 85 44 20 68) / courriel : pplc.leger@wanadoo.fr

Ai traivars le Net

En cherchant un peu on trouve beaucoup de choses sur Internet. Ce petit conte se trouve sur le site de la commune de Couternon (21) <http://www.chez.com/couternon/>

Lai Destribution de l'Esprit (selon le Père Noé)

Aujd'hei, i vais vos raiconter ein conte de chez nos. Est-ce qu'el a vrai ? C'ai s'pourrot bé, ma i ne vos le garantis pas.

Quand le bon Dieu ai vouillu créer nons payis des environs de Dijon, el ai marquê lai piaice des villes, des bourgs, des pus petits endroits et pè è loi ai baillé ai teurteus ein tas de joulies et bonnes chèuses : ai Dijon lai moutarde et les pains d'épice ; ès payis de lai Côte, le pinot ; ai Gevréi, le Chambertin ; ai Flavigny, les anis ; ai Pieumèires, le cassis et les framboises ; ai Saint Appieumé, les pois printaniers ; ai Astille, les paitrigonnes ; ai Remilléi, les poires rougeuttés ; ai Echenon, les bonnes gaûdes ; ai Aiceleu, le coucouc po les révailler de grand maitin quand vint le bon temps, etc..., etc...

Quand el ai ou fini, é s'é dit : "*Tout çai ne suffit pas ; en faut enco lo bailler ein pcheu d'esprit.*"

Alors le v'lai que vude einne chaudèire teut ce qu'on faillôt po faire de l'esprit ; è remue ; è braisse du mieux qu'è peut. Quand le maûle a bé fait, ai aippeule l'ange Gabriel "*Gabriel, qué li dit, tu vois c'te marmite ; ça de l'esprit ; tu vais le faire cuéère, pendnat qu'i vais allé voi ce que se passe au pairaidis ; quand é serai cuèi, tu t'lo destribuerai ai teurtèus*"

Vite Gabriel, jete des faiguèus dans lai chenevée là où qu'étot pendu lai chaudèire ; el aittise le fêi, è le seuffle d'aiveu ein gros seufflèu ; lai fiaimme monte, pétille et bêtô lai marmite bout. C'étôt fini, l'esprit étôt pr[^]t. Gabriel aippeule les païs que se dépochent de corre, et è lo distribue l'esprit ai pieunes poichies. Aussi lai marmite a bêtôt vudée. Juste ai ce moment lai, v'lai qu'arrivent COTANON, Chaignay, Buncèy et Chanilly.

- *Qu'a que vouillez enco ?* que lo demandé Gabriel.

- *Ma, i vourrînt nonte provision d'esprit.*

- *Ah ! mes pièuves aimis, vos arrivez treup tad ; on ne m'en reste pas. Potant aittendez, i allons graittèr la chaudèire.*

Et le v'lai que graitte, graitte, le dedans, le fond, lai rasûre, le dhors ou qu'ein pcheu d'esprit aivôt pourré ; et en raimasse en tout gros cueument ein roicalèu.

- *Ma fi !* qu'é lo dit, *v'lai tout ce quo i ai treuvé ; pataigez-le-vo.*

V'lai poquoi que ces payis-lai n'ont pas d'esprit ai revendre.

La genèse en morvandiau

Quand que le bon Gnieu ôt créé l'monde, al ot mis 6 jors, a pu l'sétieme â s'to r'posé...

Padiment qu'à dreumot dans l'Pérédi, l'Adam pus l'Eve, â s'bichint, â s'tirpaulint, â peurnint du bon temps...

Mas v'l'a t'y pas qui'un ch'tit vardret(1) qu'étot environdè(2) ator d'un âbre, â yeux z'y dît :

— Mâ r'garde don c'te drôle de fruit !...

— Y'ot l'ai poumme qu'fait l'Eve, lai poumme que l'Seigneur ot défendu qu'on m'gins...

— Minje lai don qu'fait l'Adam, ai y verrai pas, â dreume !....

A m'gèrent don lai poumme...

Pas pu tôt qu'al l'avint m'gée, v'lai que s'fit dans le Pérédi, in bruit, in tintoint c'ment mil beouroettes que roul'raint d'dans...

L'Bon Gnieu joupit du Pérédi, â yeux y dît :

— Adam, Adam... vint voi y p'tiot que j'te cause !...

— Y poux pas, Seigneur, y poux pas !...

— T'y poux pas !... t'y poux pas !... et pourquoi don t'y poux pas, grand bêlot !...

— Y seu cul nu !...

— T'os cul nu, milliard de Gnieu !... Y'ot qu'tai m'gé lai poumme !...

— Saint Michel, vint iqui avou ta grande épée en far, et fou mois tôt c'lai d'hiors, qu'y ot d'lai cunurie

(3) !...

Yot ben d'pus c'temps lai que j'sons m'leds!...

Jean EPINAT

Cette version de la genèse est tirée de la revue « Images de Saône-et-Loire » n° 66 (été 1986). Je ne connais pas d'autre écrit signé Jean Epinat. Ce texte a été transmis à la revue par Lucien Taupenot qui le tenait lui-même de M. Vernochet. C'est dire si ce texte a déjà circulé. J'ai pour ma part entendu raconter une version proche du côté d'Uchon. Vous ne manquerez pas de remarquer que, dans cette version, c'est Adam qui conseille à Eve de manger la pomme et pas l'inverse. Et même le Bon Dieu n'hésite pas à jurer « milliard de Gnieu » !

(1) serpent (2) entortillé (3) traduire par « impudeur » ce mot constitué des mots « cul » et « nu » lui enlève beaucoup de sel

Itinéraire d'un morvandiau

J'ai tiré les lignes qui suivent du livre « **Itinéraire d'un morvandiau** » de Louis-André Moulin (édité par l'auteur en 1994). La plus part des faits cités concernent la région de Cury.

Mon seul regret de ce passage à l'école primaire, c'est que Mr Poulleau n'ait pas réussi à imposer le "parler" français pendant les récréations. Le patois du Morvan, que l'on pratiquait alors constamment, sauf en classe, n'a pas été un enrichissement pour notre vocabulaire. J'ai pu m'en rendre compte dès mon entrée au collège d'Autun... (p 63)

Comme habitué du café il y avait, tout au long de la journée, le sabotier Louis "téeon". Entre deux paires de sabots il visitait un, deux, parfois trois établissements du bourg. C'était son péché mignon mais il n'était jamais ivre, assez plaisant par ailleurs (.....) C'est avec Marguerite qu'il s'est marié mais ils n'ont jamais eu d'enfant. C'est en écoutant ce Louis téeon s'exprimer sur les ardeurs de sa "fiancée" que j'ai appris les premiers rudiments de la vie sexuelle. Cette éducation fut complétée, quelques années plus tard, par des lectures spécialisées, comme "Au service de l'Amour" par exemple. "Te vouairé me disait-il en patois, yau pu faicile de garder let bouche ouvrie que le bras tendu... " C'était là, bien entendu, une image. (p 67)

Quand ils arrivaient le soir, l'ambiance était déjà très chaude. Coiffés chacun d'un large béret basque, la poitrine barrée d'un ruban tricolore, bardés de médailles dorées et d'étiquettes "Bon pour le service" ou "Bon pour les filles" etc... Et, bien sûr, il y avait selon les années, le ou les clairons et parfois un tambour... Bref, une troupe joyeuse de gais lurons, heureux et fiers d'être reconnus par les autorités de la République pour de "vrais hommes"...

Le souper du premier soir, préparé selon les goûts de la maîtresse de maison se terminait fort tard en donnant lieu à forces libations. Nous, les enfants, on nous envoyait au lit de bonne heure pour ne pas entendre les blagues ou les refrains plus ou moins salés et de mauvais goût proférés en patois, par des esprits égrillards et avinés. En voici deux exemples, un refrain tout d'abord:

"Lai viande que pend, lai viande que pend, fait piailli è lai viande..."

"Lai viande que pend, lai viande que pend, fait piailli é lai viande que fend !"

puis une petite blague:

"M'man, M'man les chtis m' biquants! "

"Met tai main d'avant! "

"Ma yau pu temps, yau déjà d'dans ! "

Les jours suivant, ils parcouraient tous les hameaux de la commune pour recevoir victuailles et argent. Le déjeuner de midi était pris soit chez les parents de l'un d'eux, soit chez les parents de l'une de leurs "conscrites". Partout l'accueil était chaleureux. Avec les dons en nature et en argent ils avaient droit, dans chaque maison visitée, à un ou plusieurs verres de vin ou d'eau de vie. On devine dans quel état ils étaient le soir pour manger l'omelette au jambon confectionnée avec ce qu'ils avaient rapporté.

Le dernier soir était réservé à la "sauterie", au bal musette auquel était convié toutes les filles de leur âge évidemment, mais aussi les autres jeunes des deux sexes du village. La coutume voulait aussi qu'ils aillent chez le photographe dès leur sortie du Conseil avec leurs décorations et autres colifichets virils et patriotiques. Une des photos était ensuite encadrée pour être offerte au patron du bistrot qui les avait accueillis. Elle était alors accrochée à côté des autres au mur du fond, qui, chez mes parents, était garni sur toute sa longueur. (p 74 et 75)

Ils vivaient assez pauvrement comme la plupart des familles nombreuses et ouvrières de l'épi que. Leur éducation était des plus rudimentaire et, pour se moquer un peu, on racontait volontiers cette phrase, entendue ou inventée: *"Artémis, prête mouê ton razzouère pou pieumé les treuffes..."* (p 126)

En 1942 fut au théâtre d'Autun, au cours d'une autre fête organisé par la Vaillante, qu'Albert MAHIEU, déjà résistant sans doute, recueillit les applaudissements d'une salle attentive et solidaire quand il interpréta chanson qu'il avait composée sur l'air de "Bel amant, Bel amour, Bel ami":

- *"Yé pu d'oeux, yé pu ran, yau fini !*

- *"Yé pu d'lard, dans l'saloir, yau fini !*

- *"on dirô que nons vaiches en ont l'pi tout tari..."*

Cette chanson en patois, toute simplette elle aussi, voulait dire en clair: "Ils nous prennent tout! On n'a plus rien ! Mais il nous reste tout de même l'espoir..." Pierre Mahieu fut arrêté par la Gestapo au début de l'année 1944. En prison, il écrivit une autre chanson patriotique sur l'air de "Frou-Frou": "Français, Français..." Il fut relâché après avoir été totalement innocenté par un autre résistant. Il s'illustra alors par des coups de main audacieux au maquis Socrate puis comme sergent au 4^{ème} bataillon de choc de la 1^{ère} Armée française de De Lattre. La guerre terminée, il reprit son travail de mineur à l'usine des Thélots. En 1943, ce sont des ouvriers de l'usine Michel qui nous donnèrent à fredonner un autre chant d'espoir. Cette fois, sur l'air de "Lily Marlène":

"Devant la caserne, un soldat allemand, "Les pieds dans la m... pleure comme un enfant.

"Je lui demande d'abord, pourquoi pleures tu?

"Il me réponds alors, parce que nous sommes foutus!

"On a, on a les Russes au cul !

"Et notre Hitler sera pendu !..."

Ces chansonnettes avaient un énorme impact chez les jeunes. Avec mon copain Raymond, nous les avons souvent fredonnées. En plus de celles que nous apportait la B.B.C., comme celle-ci: "C'est le père Musso qu'a perdu Benghasi, il crie par la fenêtre qu'a donc fait Graziani? C'est Graziani lui-même, qui lui a répondu, mais mon père Musso nous sommes tous perdus !..." (p 171/172)

Notre ami Jacques Vaude m'a fait parvenir un article relatif aux travaux du professeur De Vries. Je vous livre cet article avec mes commentaires en vis à vis.

Quand une langue meurt, c'est d'abord le système de comptage qui est abandonné. M. De Vries, professeur de linguistique à l'Université Libre d'Amsterdam, s'estime privilégié, car justement il a pu encore lui-même prendre connaissance du système de comptage des Korowai. Samedi dernier, le professeur De Vries a fait une intervention à ce sujet lors de la Journée des Langues menacées. Après avoir compté leurs doigts, les Papoues remontent : le poignet c'est 6, l'avant-bras 7, le coude 8, jusqu'au sommet de la tête, qui est 13. Puis ils redescendent : 14, c'est "l'oreille de l'autre côté". Mais est-ce que Monsieur le Professeur est désespéré de ce que les Korowai compteront bientôt comme vous et moi? Pas du tout, pour lui c'est inexorable. Des 6809 langues qui existent de par le monde, la moitié n'existera plus à la fin de ce siècle, car ce sont les locuteurs eux-mêmes qui choisissent d'abandonner leur langue...	<i>L'affirmation est à démontrer ! Nombreux sont ceux qui utilisent le système décimal sans pour autant parler la même langue...</i> <i>Il s'est payé des vacances d'un exotisme, le brave homme ! C'est un peu ce faisait le Professeur Lorient à Glux dans les années 60 : il convoquait les autochtones à la Mairie et les interrogeait sur leur « patois » devant ses étudiants...</i> <i>Inexorable ! C'est très exactement le jugement des folkloristes et linguistes du début du siècle passé ! Houpie ! Moi je suis le dernier à savoir compter les papous et couper les mots en quatre !</i> <i>Quant à l'avis des espèces sur leur propre extinction on pourrait en faire tout un livre.</i> <i>Choisir la voix de son maître a-t-il jamais été un choix ?</i> <i>Que penserait de cette question l'abbé Grégoire qui, il y a deux siècles, théorisa l'extinction des « patois » au nom de la République ?</i> <i>Que des milliers de langues et d'espèces meurent est une forte probabilité. Qu'elles se mêlent tendrement au fil des siècles dans une paisible évolution est une chose. Qu'on les étouffe à grande vitesse dans une logique d'uniformisation programmée c'est un génocide monstrueux puisqu'il s'agit du plus précieux de l'espèce : les mots et la pensée !</i> <i>Affirmer que cette évolution est inéluctable, acceptable, voire souhaitée « par les locuteurs », revient à tenter de nous faire cautionner notre propre génocide.</i> <i>N'importe ! Il est heureux que mémoire vive.</i>
---	--

« Contes du Morvan » (CD d'Yvonne Midrouillet et Eric Ferrand)

Suite au projet « *les 80 ans de ma mère* » initié en 2004 par le TêATr'ÉPROUVèTe, Eric Ferrand, artiste participant à l'opération, et Yvonne Midrouillet, auteur amateur, ont décidé de poursuivre leur aventure commune. Ce CD présente la totalité des textes d'Yvonne mis en sons et musiques par Eric.

Il s'agit de proposer une **vision contemporaine du patrimoine culturel** du Morvan, en inscrivant la tradition orale dans la création d'aujourd'hui. Autour de l'écriture d'Yvonne, en patois morvandiau, des thèmes traditionnels du Morvan sont revisités, ré-arrangés, en incluant instruments (traditionnels et informatique musicale) et sonorités concrètes, en vue d'accompagner le récit, de placer l'auditeur en situation d'écoute privilégiée. Plus qu'illustration sonore, la composition inclut récit, sons et musique pour un voyage à partager.

Il s'agit également de **faire découvrir l'écriture d'Yvonne** : en effet ses textes, consignés dans un cahier, « dormaient » au fond d'un tiroir alors qu'ils méritent de rencontrer le public. La richesse, le pouvoir d'évocation, la couleur de la langue ; la peinture de la région, des mœurs passées, des personnages ; la tendresse du regard d'Yvonne, tout cela et plus encore est perceptible dans l'écriture. Le rôle de la partition musicale consiste à mettre en valeur le récit, lui donner reliefs et espaces pour conduire l'auditeur à pénétrer au cœur du récit.

Conjuguant universalité et particularismes, il s'adresse à tous ceux –enfants comme adultes- qui aiment se faire conter des histoires. (Sortie prévue en mars 2005) Contact : Eric Ferrand 12 rue Revignon 71 270 Longepierre Tel. : 03 85 49 15 6 Eric.Ferrand3@wanadoo.fr